

J. CLER Petite fiche de lecture sur :

Santiago Castro-Gomez, *La poscolonialidad explicada a los niños*, Univ. des Cauca, Popayan, 2005

Le titre est sans aucun doute inspiré du célèbre petit livre de Jean-François Lyotard *Le postmoderne expliqué aux enfants : Correspondance 1982-1985*, Paris, Galilée, 1988, bien qu'il n'en soit pas explicitement fait mention.

L'objet du livre est surtout de montrer quelles sont les spécificités latino-américaines de ce champ que l'on nomme « études postcoloniales », et qui trouve surtout son origine chez des auteurs et penseurs originaires de sociétés « orientales », comme Edward Saïd, Homi Bhabha, ou Gayatri Chakravorty Spivak.

Sa thèse générale pourrait se résumer très simplement par : « occidentalisme contre orientalisme ». En effet, l'idée générale est que les études postcoloniales, initiées par le livre de Saïd *Orientalism* (1978), n'ont pas pris en compte l'événement *Conquista / Descubrimiento* — conquête dite « découverte » — de l'Amérique le 12 octobre 1492, et qu'il est ainsi pertinent d'opposer à la notion d'orientalisme celle d' « occidentalisme ».

Pour parvenir à démontrer cette thèse, et en décrire les présupposés et implications, Santiago Castro-Gomez procède en quelque sorte selon la méthode de « l'archéologie du savoir » initiée par Michel Foucault, en embrassant une période qui va *grosso modo* des années 60 aux années 2000. Ce petit livre est admirablement bien construit, et très dense.

A. Le « point aveugle » du marxisme.

L'horizon théorique de la pensée postcoloniale est à trouver dans l'analyse marxiste de l'histoire, qui reste, après-guerre, une grande question, et d'autant plus dans les années 50-60, comme on sait, tout particulièrement en Amérique Latine.

Dans le *Manifeste du Parti communiste* (1848), Marx et Engels développent une nouvelle lecture de l'histoire en termes de lutte des classes, ce dont ici S. C.-G. retient trois points :

1. la bourgeoisie est la première classe révolutionnaire de l'histoire.
2. La découverte de l'Amérique et l'expansion coloniale en général offrent à la bourgeoisie le moyen d'étendre le capitalisme au marché mondial.
3. L'absence d'une bourgeoisie constituée dans les sociétés colonisées ne leur permettent pas (pas encore) de participer à la révolution mondiale.

La colonisation est analysée par Marx comme un moment nécessaire, préface pour l'émergence de la bourgeoisie dans les pays colonisés. A propos de l'Amérique Latine, Marx, en bon disciple de Hegel, ne remet pas en cause l'idée qu'elle est « hors de l'histoire », n'ayant pas encore les institutions et le développement d'une pensée philosophique autonome, qui lui permettraient d'y entrer. Les sociétés colonisées constituent un ensemble de sociétés semi-féodales gouvernées par des propriétaires fonciers despotiques, et dépendantes.

Mention est faite également d'un long texte de Marx sur Simon Bolivar (1858) : « Bolivar y Ponte », *The New American Cyclopaedia*, vol.III, où ce dernier est décrit comme un aristocrate en quête de pouvoir le représentant typique d'une classe dirigeante réactionnaire et partisane d'une monarchie bonapartiste.

Bien que Marx-Engels reconnaissent que le marché mondial fut préparé par la découverte de l'Amérique et par le colonialisme européen, le colonialisme est pour eux un élément additif, et non constitutif de la modernité. L'idée n'apparaît pas encore que le colonialisme eût une incidence au niveau des pratiques idéologiques ou épistémiques, ni, encore moins, qu'il pût avoir un rôle *premier* dans l'émergence du capitalisme.

C'est cette absence, ou méconnaissance, que S. C.-G. appelle le « point aveugle » du marxisme, où il voit la brèche par laquelle ont pu se développer les théories post-coloniales.

B. La dimension épistémique et culturelle du colonialisme : Edward Saïd.

Ce que les études post-coloniales apporteront, c'est la prise en compte du colonialisme non seulement comme un fait politique, mais dans sa dimension épistémique liée à la naissance des sciences humaines : d'où la nécessité de parler de « colonialité », et pas seulement de colonialisme.

Ainsi procèdent les analyses de Saïd, dont l'auteur retiendra quelques points majeurs :

1. Le colonialisme requiert une dimension idéologique et représentationnelle : ainsi, à travers la domination impériale sur l'Orient et l'Asie aux XIX^e et XX^e siècles, s'institutionnalise une certaine représentation de l'« Orient », et de l'« oriental ». Le dominateur européen a construit « l'autre » comme objet de connaissance (« Orient ») et a construit également une image auto-centrée de son lieu d'énonciation (« Occident »)
2. Rôle des sciences humaines dans l'imaginaire colonial : au 19^e siècle se développent les études de civilisation antiques, orientales. Cf. la conférence de William Jones en 1786 décrivant le sanskrit comme proche parent du latin et du grec, le développement de la philologie indo-européenne, etc.

[j'avais mentionné à ce propos le livre admirable de Maurice Ollender : *les langues du paradis, Aryens et Sémites, un couple providentiel*, Paris Gallimard 1989, voir le CR : http://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1993_num_210_4_1458] On peut également penser à la délirante « expédition d'Égypte » de Napoléon, accompagné d'une troupe de savants dont le pauvre Villoteau, musicologue colonial improvisé, enrôlé de force, etc. : pour ceux qui seraient intéressés par ce personnage et son histoire (tragique!), je signale un excellent article d'Isabelle Mayaud : « Guillaume-André Villoteau (1759-1839) et l'Égypte : l'expérience d'une vie », in : Claudy Valin, ed. : *Circulation des hommes et des idées à l'époque révolutionnaire* (2009, édition électronique : <http://cths.fr/ed/edition.php?id=5089>)

3. Grand thème de l'*origine* : cet intérêt pour l'étude des civilisations orientales est lié à une stratégie de construction du présent colonial européen : « l'Asie est le glorieux passé de l'Europe » (Hegel). La colonialité s'inscrit donc dans un procès téléologique de progrès temporel/historique, délégitimant du même coup la coexistence spatiale.
4. Conséquences épistémiques : avec la naissance des sciences humaines aux 18^e-19^e siècles, les connaissances produites dans les colonies sont « expropriées » comme passé de la science moderne que le colonisateur s'emploie à diffuser dans le monde colonisé.

C. « Convulsions théoriques » du marxisme face à la théorie postcoloniale.

Suspicion des penseurs marxistes à l'égard de la posture théorique de Saïd, et plus particulièrement à ses références, issues de la *french theory* fort en vogue aux USA : le problème de ces théories pour le marxisme est la remise en cause de la rationalité du monde, et le fait qu'elles font du marxisme un « grand récit » parmi les autres (pour Lyotard, l'ère postmoderne se caractérise par la fin des « grands récits », cf. *le postmoderne expliqué aux enfants*). Méfiance aussi à cause de la référence à Michel Foucault, et du déplacement de la pensée critique du domaine de l'économie politique (lutte des classes, etc.) à celui de la production de discours.

Pour le penseur marxiste Ahmad Aijaz, le postcolonialisme de Saïd, Bhabha, Spivak, cache des intérêts de classe : ils représenteraient une nouvelle classe d'intellectuels migrants du tiers-Monde, et travaillant dans des universités d'élite nord-américaines, et venant eux-mêmes des hautes classes de leurs pays, et ayant besoin de se présenter eux-mêmes comme « intellectuels post-coloniaux », adhérant à la *french theory* pour être compétitifs dans le Premier Monde...

Pour Arif Dirlik, la critique est plus fine : critiquer l'eurocentrisme, selon lui, ne suffit pas pour élaborer une théorie critique du capitalisme, car dans les conditions actuelles de globalisation le capitalisme s'est défait de ses liens avec l'Europe. D'autre part, Dirlik reconnaît que le marxisme, obsédé par les conditionnements socio-économiques, n'a pu voir l'importance des facteurs culturels. « La critique de l'essentialisme épistémique de la modernité au niveau micro-structurel, oublie les macro-structures qui ont rendu possible cette essentialisation » [S. C.-G.... ça, c'est une phrase, n'est-ce pas?]. Les théories post-co. sont aveugles à leurs propres conditions globales de production.

D. Echos latino-américains.

Contexte global d'un isolement latino-américain, et grande méconnaissance des thèmes abordés. Saïd n'est traduit en espagnol (et seulement en Espagne) qu'en 1990, et les autres auteurs ne sont pas traduits, ou le seront beaucoup plus tard, après 2000.

Rappelons par ailleurs que le problème de l'Amérique latine n'est pas le colonisateur espagnol (ou portugais), mais le voisin du Nord, les USA.

-Nelly Richard, penseuse chilienne, critique le fait de parler de colonialisme depuis la sphère académique US.

-Eduardo Grüner, sociologue argentin : pour lui, les études culturelles (*cultural studies*)+les études post-co. constituent un ensemble de pratiques de lecture fondamentalement préoccupées par les différentes relations de subordination et de domination, et apportent de nouveaux outils pour reconstruire une théorie critique que le marxisme traditionnel ne peut plus produire. Son idée est de produire une synthèse entre : une théorie marxiste des structures socio-économiques développées par le capitalisme à un niveau mondial ; et une théorie montrant comment la *colonialité* sur-détermine ces structures à un niveau local ou régional.

[Selon lui, il faut un grand récit totalisant qui tienne compte des coordonnées économiques, sociales et politiques du monde capitaliste, pour que les théories post-coloniales puissent vraiment constituer une théorie critique de la culture : à noter, comme inter-texte de ces développements, le rôle d'un philosophe nord-américain, Immanuel Wallerstein, qui rejette résolument le concept de Tiers-Monde, développant celui de *système-monde* : il n'y a qu'un seul monde, qui repose sur la corrélation complexe des systèmes d'échanges économiques (Marx+Braudel+théorie de la dépendance) : c'est à partir de là que peut se concevoir un nouveau grand récit]

Mais ni Nelly Richard, ni Eduardo Grüner ne semblent voir, y compris dans leurs propres pays, comment les penseurs sociaux d'Amérique latine sont déjà en train de travailler ces questions, au Mexique, au Brésil, en Argentine, etc., sans avoir été particulièrement influencés par la *french theory*.

S. C.-G. évoque ainsi 3 noms importants, Enrique Dussel, Walter D Mignolo, et Anibal Quijano.

-Dussel et la philosophie de la libération : critique de l'eurocentrisme

Dussel depuis les années 70, décrit comment la philosophie moderne du sujet se concrétise en une *praxis* conquérante. La relation sujet-objet créée par la pensée moderne explique selon Dussel la « totalisation » de l'Europe, parce qu'elle empêche d'entrée de jeu la possibilité d'un échange de connaissances et des formes de production de la connaissances. Entre le sujet connaissant et l'objet connu, seule peut exister une relation d'extériorité et d'asymétrie, c'est pourquoi l'« ontologie de la totalité » caractéristique de la civilisation européenne ne peut voir ce qui lui est extérieur que comme « manque d'être » ou « barbarie », c'est à dire comme une naturalité brute appelant à être civilisée.

Selon dussel, le « mythe eurocentrique de la modernité » est apparu avec la découverte de l'Amérique. Parallèle possible avec Saïd, car Dussel essaie d'expliquer le colonialisme à partir d'une structure de pensée qui trouve son origine en Grèce, et s'est étendu, sans faille, dans toute l'histoire de l'occident.

Puis, Dussel reformule plus tard son approche en abandonnant les points de vue méta-historiques, pour reprendre une analyse historique du colonialisme d'un point de vue éthique et épistémologique. Nouvelle thèse de Dussel (années 90) : la modernité, à partir du 18^e siècle, a développé une vision d'elle-même et un mythe de ses propres origines clairement eurocentrés : selon ce mythe, la modernité seerait un phénomène exclusivement européen, dont l'origine remonte au Moyen-Âge, et qui par suite d'expériences *internes* à l'Europe, comme la renaissance italienne, la réforme protestante, les lumières, la révol. française, se serait diffusée inévitablement à travers le monde. L'Europe posséderait des qualités intrinsèques uniques qui lui ont permis de développer sa rationalité technique, d'où la supériorité de sa culture sur toutes les autres. Le mythe eurocentrique de la modernité consiste à identifier ainsi cette particularité de l'Europe avec l'universel, et la civilisation de l'Europe est donc le *telos* de l'histoire mondiale [N.B. (JC) : c'est aussi l'arrière-plan

idéologique de l'époque évolutionniste de l'anthropologie, cf. Morgan et alii]

Dussel propose une alternative qu'il nomme « paradigme planétaire » : la modernité n'est autre que la culture du centre du système-monde (cf. Wallerstein), et n'est que le résultat de l'administration centrale exercée par différents pays européens, à commencer par l'Espagne à partir du 12 octobre 1492.

-Thèse fondamentale de Dussel : la modernité n'est pas la conséquence de qualités internes à l'Europe qui se seraient développées au cours de son histoire interne depuis des siècles, mais le simple effet de la découverte de l'Amérique, qui a donné à l'Europe un avantage comparatif sur le monde islamo-ottoman, sur la Chine et l'Inde. La modernité est le résultat de ces faits, non leur cause. Modernité et colonialisme sont donc des réalités profondément interdépendantes.

-Dussel identifie deux modernités : la première, 16^e et 17^e siècles, correspond à un ethos chrétien, humaniste, renaissant (Italie, Portugal, Espagne et colonies américaines). Cette première modernité fut administrée globalement par la première puissance hégémonique du système-monde, l'Espagne ; elle engendre une première théorie critique de la modernité (cf. les thèses de Bartolomeo de Las Casas lors de la controverse de Valladolid)+une première forme de subjectivité moderne coloniale, celle du sujet conquérant : *ego conquiro*, première étape qui sera suivie plus tard par *ego cogito* (2^e modernité). La seconde modernité, en effet, qui s'est présentée elle-même comme la seule modernité, celle du cogito et tout ce qui l'a suivi, est une conséquence de l'effondrement géopolitique de l'Espagne, et de l'apparition de nouvelles puissances hégémoniques (Hollande, Angleterre, France).

[NB (JC) : *ego conquiro* > *ego cogito* > « Je est un autre » (Rimbaud, qui dit aussi, il ne faut pas dire « je pense » mais « on me pense »), dont Cl. Levi-Strauss fait le slogan « rousseauiste » à l'origine de l'ethnologie moderne : cf. « Jean-Jacques Rousseau fondateur des sciences de l'homme », à mon humble avis un de ses plus grands textes, que vous pourrez lire ici : <http://www.espace-rousseau.ch/f/textes/levi-strauss1962.pdf>]

E. Le discours de la pureté du sang

Penseur argentin Walter Dignolo (*Local histories, global designs*). De la Méditerranée à l'Atlantique : selon une vieille représentation du monde, le monde est une île (*orbis terrarum*) composée de trois parties (depuis Hérodote) : Europe, Asie, Afrique. A ces trois régions correspondent trois types de populations, dont la distinction est de nature hiérarchique (supériorité naturelle de l'Europe). Le christianisme reprend à son compte cette tripartition : selon la représentation biblique, après le déluge, les 3 fils de Noé Sem, Cham et Japhet sont les ancêtres respectifs de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Question : si seuls les fils de Noé pouvaient être descendants directs d'Adam, qui sont donc les habitants d'un Nouveau Monde extérieur à l'*orbis terrarum* ? Dignolo affirme qu'au-delà de tous les débats qui se tinrent quant à la nature de ce monde et de ses habitants (cf., encore une fois, Valladolid) le Nouveau Monde est vu comme une prolongation naturelle de la terre de Japhet, de l'Europe. L'occidentalisme est donc « le plus ancien imaginaire géopolitique du système-monde moderne-colonial » (Dignolo). C'est pour cette raison que l'exploitation des ressources naturelles de l'Amérique et la soumission de ses populations fut tenue pour juste et légitime : les vieilles populations chrétiennes non-mélangées aux Juifs et aux « Moros » (Sem et Cham) pouvaient donc voyager et s'établir en Amérique [« Judíos y Moros » étaient au même moment expulsés d'Espagne, dans un « même mouvement »].

-Points communs et différences entre Dignolo et Saïd : tous deux, contre Marx, savent que sans la construction d'un discours qui puisse s'intégrer à l'habitus des dominants et des dominés, le colonialisme aurait été impossible. Mais à la différence de Saïd, Dignolo identifie ce discours à l'« occidentalisme ».

En présentant l'orientalisme comme discours colonial *par excellence*, Saïd oublie que les discours sur « l'autre » produits en France et dans l'Empire britannique relèvent de la seconde modernité.

Certes, l'orient présente l'« autre » de l'Europe, mais pas l'occident qui propose une différence spécifique à l'intérieur de son identité : « *Indias occidentales* ». La catégorie « colonialité » fait référence à l'environnement symbolique et cognitif où se configure l'identité ethnique des acteurs.

F. Discours de la pureté du sang : la colonialité du pouvoir.

(Anibal Quijano) La colonialité du pouvoir est la catégorie clé du débat latino-américain sur la modernité/colonialité : cette catégorie permettrait de penser une analytique du pouvoir dans les sociétés modernes se démarquant des paramètres signalés dans l'oeuvre de M. Foucault :

- fait référence à un contrôle de la subjectivité qui s'est consolidé depuis le 16^e siècle, et pas seulement au 18^e ;
- met au centre de l'analyse la dimension raciale de la biopolitique (et pas seulement sexualité ou folie) ;
- dimension épistémique : la domination qui garantit la reproduction incessante du capital dans les sociétés modernes passe par *l'occidentalisation de l'imaginaire*

Anibal Quijano montre comment les conquérants espagnols établirent avec les colonisés amérindiens une relation de pouvoir fondée sur la supériorité ethnique et épistémique. Transformer l'âme des Amérindiens, obtenir qu'ils changent radicalement leurs modes de connaissance sur le monde et sur eux-mêmes. Agir à l'intérieur même de leur imaginaire.

Donc pas seulement des moyens de domination coercitifs, mais, mais faire que les colonisés naturalisent l'imaginaire culturel européen comme forme unique de relation avec la nature, avec le monde social, et avec leur propre subjectivité. Système de la *encomienda*, inventé pour transformer l'intimité de l'Amérindien, tout en bouleversant complètement ses modes de production, détruisant la polyculture traditionnelle en la remplaçant par la monoculture de produits transplantés d'Espagne... Exercer une fascination permanente sur les désirs, les aspirations et la volonté des dominés. La séduction : la culture européenne donnait accès au pouvoir. L'eupérisation culturelle se transforme en une *aspiration*.

..... on s'arrête là : le reste du livre est la lecture critique, et la prolongation de l'ouvrage de Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire* : voyez le CR <https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2002-4-page-549.htm>

QUESTIONS REFERENCES ET ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES :

Cadre général des

Cultural studies

Postcolonial studies

Intercultural studies/estudios interculturales

<http://www.multitudes.net/Geopolitique-de-la-connaissance/>

Dans l'ordre d'entrée en scène :

Saïd, Edward (1935-2003) *Orientalism*, Pantheon books, NY, 1978

Homi Bhabha (1949-) : *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007 [*The Location of Culture*, 1994]

Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak ? », in Cary Nelson, Lawrence Grossberg (ed.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988, p.271-313. (*Les Subalternes peuvent-elles parler ?* Éditions Amsterdam, Paris, 2006)

Aijaz Ahmad (1932-) *In theory. Classes, nations and literature*, Londres Verso 1992.

Arif Dirlik (1940-2017) : *The Postcolonial Aura: Third World Criticism in the Age of Global Capitalism*, Londres Westview Press, 1997.

Enrique Dussel (1934) : né en Argentine, puis devenu mexicain.

Philosophie de la libération / théologie de la libération.

Immanuel Wallerstein (1930-) : *The Modern World System: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World Economy in the Sixteenth Century*. New York Academic Press, 1974

-*Race, nation, classe : Les identités ambiguës* (avec Étienne Balibar), ed. La Découverte, Paris 1988.

Walter Mignolo (1941-) ; né en Argentine, prof.aux USA (Duke).

-*The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality, Colonization*, U. Michigan UP, 1995

Local Histories/Global Designs: Coloniality. Subaltern Knowledges and Border Thinking Princeton UP, 1999

Anibal Quijano (1928, Pérou) « la colonialidad del poder », colonialité du pouvoir.